
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/1 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.1.59783

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

grand ennemy de la guerre (...). Ce fut un prince craignant Dieu, debonaire & temperé en son boire & manger».

L'un des intérêts de ce volume, d'un très haut niveau scientifique et qui a l'avantage de contenir plusieurs pièces justificatives, est de montrer à la fois la spécificité du système politique germanique mais aussi, ici ou là, la parenté de ce système avec les systèmes politiques voisins (ainsi le royaume de France ou la principauté bourguignonne). Un autre intérêt est de faire voir comment des historiens travaillant sur des sources assez différentes peuvent malgré tout se rencontrer sur le terrain de la problématique: en d'autres termes, de part et d'autre du Rhin, les préoccupations des quinzimistes apparaissent sinon identiques (ce qui serait décourageant), du moins assez proches.

Philippe CONTAMINE, Paris

Christine REINLE, Ulrich Riederer (ca. 1406–1462). *Gelehrter Rat im Dienste Kaiser Friedrichs III.*, Mannheim (Palatium Verlag im J & J Verlag) 1993, VI–610 p. (Mannheimer Historische Forschungen, 2).

Cet ouvrage est tout entier centré autour de la figure d'Ulrich Riederer, juriste originaire du Sud de l'Allemagne qui devint l'un des proches et puissants conseillers de Frédéric III (1440–1493). Homme de cour et fin politique, il participa aux actions diplomatiques les plus importantes du milieu du règne en même temps qu'il imprima sa marque à la vie politique et à l'œuvre administrative de la chancellerie.

L'étude se présente de manière classique comme le portrait, des années de formation à sa mort tragique, d'un homme au caractère complexe mais voué entièrement à la fidélité presque sans faille envers son royal puis impérial protecteur. Un portrait qui se nourrit d'un faisceau de sources multiples, quoiqu'essentiellement de nature politique, consultées en particulier à Francfort, Munich, Augsbourg, Nuremberg et Vienne, autant de «capitales» et de lieux d'influence politiques durant ce long règne habsbourgeois.

On peut dire que l'ascension d'Ulrich Riederer, comme celle d'autres fidèles de Frédéric, fut tout d'abord déterminée par son milieu et sa patrie. Il est issu d'une famille de petite noblesse bavarroise dont les deux branches principales sont attestées au XV^e siècle à Augsbourg d'une part, influente cité d'Empire, et à Aichach d'autre part, dans le ressort d'influence directe du duc de Bavière-Ingolstadt. C'est à Aichach qu'officialiait le père d'Ulrich Riederer comme juge territorial d'une région dans laquelle il possédait en outre de nombreux biens fonciers. Sans en être un personnage influent, Eberhard Riederer entretenait des contacts administratifs étroits et réguliers avec la cour ducale de Bavière-Ingolstadt. Sur la jeunesse même d'Ulrich Riederer, né vers 1406, on sait peu de choses car, à la différence de nombreux patriciens, nobles ou hommes de loi de villes méridionales allemandes, la famille Riederer n'a pas laissé de chronique privée.

On repère les premières traces du futur conseiller à partir de son inscription sur les registres de l'Université de Vienne 1422. Comme le souligne l'auteur, la faculté des arts de Vienne était surtout réputée pour former des docteurs en droit que l'on retrouvait ensuite parmi le personnel politique et administratif des ducs de Bavière et des Habsbourg, la cour des premiers servant d'ailleurs souvent d'antichambre à celle des seconds. Il obtint vraisemblablement à l'Alma Mater le grade de licencié et acheva peut-être, mais sans preuve irréfutable, ses études de droit dans une université italienne. En 1435, il fut employé par le duc Louis VII de Bavière-Ingolstadt comme procureur auprès de la Curie romaine, chargé de défendre les droits du Bavarrois alors frappé d'une sanction de mise au ban de l'Empire par Sigismond (1410–1437).

Cette mission ne fut pas entièrement couronnée de succès, mais permit néanmoins au duc de récupérer une partie de ses biens. D'autre part, ce fut pour le jeune juriste l'occasion de pratiquer à un niveau plus élevé son savoir administratif et ses talents diplomatiques. En outre, il revint de Rome muni, entre autres expectatives, d'une provision pontificale pour occuper, à la

première occasion venue, une prébende canoniale à Augsbourg: signe de la capacité d'Ulrich Riederer à nouer de bons contacts dans un milieu aussi complexe que celui de la cour pontificale. En 1440, il obtient la prébende convoitée à une date où son activité à la cour ducale lui assurait en outre un appui princier, d'autant que Riederer avait choisi le bon camp lors de la guerre dynastique qui opposa Louis VII à son fils. Cette fidélité lui valut en 1442 de devenir le représentant de son prince auprès du nouveau roi des Romains Frédéric III, avec pour mission justement de mettre fin à la querelle de succession survenue entre Louis VII et son fils Louis le Jeune. L'entrée d'Ulrich Riederer au service du roi date sans doute d'octobre 1442, ce qui signifiait pour ce jeune juriste une incontestable et rapide promotion en même temps que l'affranchissement de son milieu régional d'origine. Ses premières années au service de Frédéric furent marquées pour l'essentiel par des missions dans les villes royales afin d'y régler des litiges fiscaux. Dès ses premiers pas à la cour, il cultive sa relation avec Aeneas Silvio Piccolomini, conseiller privilégié du roi et futur pape Pie II (1458–1464).

Les responsabilités de Riederer se font plus grandes à partir de 1444 puisque le roi le charge de missions plus délicates et politiques, tel le différend qui oppose alors le duc de Clèves à l'archevêque de Cologne. On voit d'ailleurs la position du conseiller se renforcer à la cour d'après le nombre croissant de lettres que lui adressent les différents Conseils des villes impériales en quête d'appuis auprès du roi. En 1446, Frédéric III se trouvait confronté au difficile problème de l'administration des pays suisses appartenant au domaine habsbourgeois, une région sensible depuis les événements de 1291 et proche du grand duché de Bourgogne. Riederer fut ainsi chargé de négocier la voie d'un compromis entre le frère de Frédéric III et le duc Philippe le Bon. C'est ensuite en Italie que se succèdent les missions jusqu'à ce que la guerre urbaine de 1449–1450 et la guerre fraternelle de Saxe de 1450 incitent Frédéric à faire appel à son conseiller pour intervenir dans ces affaires intérieures allemandes. On voit ainsi Riederer fondamentalement en charge de la défense d'une certaine « politique royale » que l'auteur pourtant ne définit pas d'une manière très précise en fonction des théâtres régionaux où elle prétend s'exercer. On ne voit pas ainsi le contexte politique d'ensemble qui marque la cour, les différents partis et les options possibles ainsi que leurs conséquences pour la couronne. De même sont ensuite rapportés tous les détails du déroulement des différentes missions italiennes d'Ulrich Riederer menées dans les années 1450, mais sans que l'on sache bien pour autant quelle politique globale le roi des Romains comptait y mener, surtout dans la perspective de son couronnement impérial survenu en 1452, et quelle fut par exemple l'action de Piccolomini sur cette scène qui lui était si chère. Il est en tout cas assuré que l'expédition romaine de Frédéric en 1452 fut préparée et relayée sur place par un travail actif de tous les conseillers royaux, dont Riederer. De retour en Allemagne, ce dernier s'illustra également lors de la Diète de Vienne qui, jusqu'en mars 1453, vit une défiance ouverte se manifester de la part des princes à l'égard de l'empereur, climat alourdi encore par les conflits qui opposaient alors le margrave Albrecht Achilles à la ville de Nuremberg et l'Ordre Teutonique à la Ligue de Prusse. Dans ce contexte, l'action de Riederer fut remarquable d'aptitude au compromis en faveur toujours des prérogatives royales.

C'est de ces années du couronnement et de la Diète de Vienne que date l'ascension du conseiller au sommet de sa carrière.

Durant la décennie qui le voit exercer une influence décisive à la cour et à la chancellerie impériales jusqu'en 1462, on peut suivre aussi les progrès qui s'exercent sous son égide (mais fut-ce seulement une influence solitaire?) dans le traitement des dossiers et le règlement des affaires: progrès constant de l'écrit, meilleur enregistrement des actes, division du travail entre les conseillers, motivation plus recherchée des décisions et avancées du droit romain. A sa manière, Riederer fut donc bien un agent et un témoin du « règne des juristes » qui marqua la seconde partie du règne de Frédéric III. On regrettera seulement qu'une telle enquête essentiellement menée par l'auteur autour des cas que Riederer eut à résoudre n'ait pas abouti à mieux saisir une atmosphère politique et à mieux ressusciter tout un personnel gouvernemental, entreprise qui eût alors permis à l'ouvrage d'éclairer le contexte politique et juridique

des décisions du roi à travers le *Kammergericht*. On saura cependant gré à l'auteur d'avoir su restituer l'ambiance de la cour entre 1455 et 1460, le détail des intrigues, la solidité du triumvirat Sonnenberger/Riederer/Ungnad, un trio uni par sa fidélité à l'empereur et sa relation privilégiée avec Aeneas Silvio Piccolomini. Intéressant également le chapitre qui montre combien Riederer, déjà fort de l'appui royal, augmentait encore son audience par tout un système de relais et de clientèles parmi les bourgeoisies des villes d'Empire, en l'occurrence la Souabe et la Bavière, berceau originaire des Riederer. Sans que l'on puisse encore en déterminer les motivations réelles ni les circonstances exactes, c'est un assassinat qui met fin à la carrière du conseiller le 14 décembre 1462. Faute de pouvoir en faire le descriptif exact, l'auteur eût peut-être pu au moins s'interroger sur son sens politique et l'esprit qu'il révèle, tant il est vrai qu'un meurtre parle bien souvent pour une société.

C'est donc à un portrait classique mais fouillé que se livre cet ouvrage: celui d'un conseiller de Frédéric III, spécialisé surtout dans les affaires fiscales et diplomatiques touchant le domaine patrimonial du souverain habsbourgeois. Cependant, on demeure parfois un peu sur sa faim quant aux idées ou au projet politique de l'homme dans un temps et sous un règne où l'on ne parla jamais tant de réforme.

Pierre MONNET, Dijon

Gerhard FAIX, Eberhard im Bart. Der erste Herzog von Württemberg, Stuttgart (Württembergisches Landesmuseum) 1990, 117 p., 35 ill., 1 dépliant.

Le petit livre de G. Faix, dont la parution date de 1990, est une publication accompagnant l'exposition permanente du château d'Urach, lieu de naissance d'Eberhard le Barbu, publication destinée explicitement au grand public et dont le but est d'illustrer et de mettre en lumière l'itinéraire d'Eberhard, du comte au premier duc de Wurtemberg. Des textes courts donnent à l'amateur intéressé des informations sur de nombreux points concernant Eberhard: sur ses origines et sur la situation du comté de Wurtemberg avant et peu après son arrivée au pouvoir à l'âge de 14 ans; sur la croisade qui le mena à 22 ans à Jérusalem où il fut armé chevalier au pied du saint sépulcre; sur l'épouse d'Eberhard, Barbara Gonzaga et sa famille, et sur leur mariage; sur la fondation de l'Université de Tübingen en 1477; sur la bibliothèque du prince qui était considéré comme cultivé bien que ne possédant pas la langue latine; sur ses efforts couronnés de succès pour instituer une réforme monastique et pour l'établissement des »Frères de la vie commune«; sur les débuts de l'imprimerie à Urach qui, comme la fondation de l'université et l'installation des »Frères de la vie commune« permirent la création d'un enseignement d'un niveau plus élevé; sur le monastère de Einsiedeln fondé par Eberhard, dont le convent était composé à la fois de chanoines et de profanes bourgeois et nobles; sur la piété d'Eberhard; sur la réunification du comté divisé en 1442, obtenue sous son autorité; sur le voyage d'Eberhard à Rome en 1482, au cours duquel le pape lui donna la rose d'or, et sur son admission dans l'Ordre de la Toison d'Or par l'empereur Maximilien en 1491; et enfin sur son élévation au rang de duc, sur sa mort qui survint peu de mois après et sur l'influence posthume de ce prince populaire. Ce sont donc essentiellement les affaires d'Etat majeures qui sont abordées, c'est-à-dire ce que les profanes considèrent comme étant »l'histoire«. Vu le public visé par l'ouvrage, ce choix est compréhensible, mais pour l'historien il se limite trop à la mise en relief des exploits du souverain. Au niveau du style le livre est agréable, les faits et les arrière-plans plus complexes y sont bien expliqués. Pour rendre les sources plus faciles d'accès les citations proposées ont été modernisées. Les illustrations situées à la fin sont bien reliées à la partie-texte par des renvois. On peut par contre critiquer l'utilisation dépourvue de commentaires de peintures historiques monumentales du XIX^e siècle au milieu d'illustrations contemporaines d'Eberhard le Barbu.

Holger KRUSE, Paris